

victoire était un apanage qui vous était uniquement réservé, que la gloire des armes était pour vous un monopole. Vous n'avez pu supporter à côté de vous une nation plus forte que vous ; vous n'avez pu nous pardonner Sadowa où vos intérêts ni votre gloire n'étaient nullement en jeu.

"Et vous nous pardonnerez le désastre de Sedan ? Jamais !

"Si nous faisons maintenant la paix, dans cinq ans, dans dix ans, dès que vous le pourriez, vous recommenceriez la guerre ; voilà toute la reconnaissance que nous aurions à attendre de la nation française.

"Nous sommes, nous autres, au contraire de vous, une nation honnête et paisible, qui ne travaille jamais le désir des conquêtes et qui ne demanderait qu'à vivre en paix, si vous ne veniez constamment nous exciter par votre humeur bellicieuse et conquérante.

"Aujourd'hui, c'en est assez. Il faut que la France soit châtiée de son orgueil, de son caractère agressif et ambitieux ; nous voulons pouvoir assurer la sécurité de nos enfants, et pour cela, il faut que nous ayons entre la France et nous un glacis : il faut un territoire, des forteresses et des frontières qui nous mettent pour toujours à l'abri de toute attaque de sa part."

LE GÉN. DE WIMPFEN

"Votre Excellence se trompe dans le jugement qu'elle porte sur la nation française. Vous en êtes resté à ce qu'elle était en 1814, et vous la jugez d'après les vers de quelques poètes ou les écrits de quelques journaux. Aujourd'hui, les Français sont bien différents. Grâce à la prospérité de l'Empire, tous les esprits sont tournés à la spéculation, aux affaires, aux arts ; chacun cherche à augmenter la somme de son bien-être et de ses jouissances, et songe bien plus à ses intérêts particuliers qu'à sa gloire. On est tout prêt à proclamer en France la fraternité des peuples. Voyez l'Angleterre ! Cette haine séculaire qui divisait la France et l'Angleterre, qu'est elle devenue ? Les Anglais ne sont-ils pas aujourd'hui nos meilleurs amis ? Il en sera de même pour l'Allemagne, si vous nous montrez généreux, si des rrigueurs intempestives ne viennent pas ranimer des passions éteintes."

M. DE BISMARCK

"Je vous arrête ici, général. Non, la France n'est pas changée, c'est elle qui a voulu la guerre, et c'est pour flatter cette manie populaire de la guerre, dans un intérêt dynastique, que l'empereur Napoléon III est venu nous provoquer. Nous savons bien que la partie raisonnable et saine de la France ne poussait pas à la guerre ; néanmoins, elle en a accueilli l'idée volontiers. Nous savons bien que ce n'était pas l'armée non plus qui nous était le plus hostile ; mais la partie de la France qui poussait à la guerre, c'est celle qui fait et défait les gouvernements. Chez vous, c'est la populace, ce sont aussi les journalistes ; ce sont ceux-là que nous voulons punir. Il faut pour cela que nous allions à Paris. Qui sait ce qui va se passer ? Peut-être se formera-t-il chez vous un de ces gouvernements qui ne respecte rien, qui fait des lois à sa guise, qui ne reconnaîtra pas la capitulation que vous aurez signée pour l'armée, qui forcera peut-être les officiers à violer les promesses qu'ils nous auraient faites, car on voudra sans doute se défendre à tout prix."

"Nous savons bien qu'en France on forme vite des soldats, mais de jeunes soldats ne valent pas des soldats aguerris, et, d'ailleurs, ce qu'on n'improvise pas, c'est un corps d'officiers, ce sont même les sous-officiers.

"Nous voulons la paix, mais une paix durable et dans des conditions que je vous ai déjà dites ; pour cela, il faut que nous mettions la France dans l'impossibilité de nous résister. Le sort des batailles nous a livré les meilleurs soldats, les meilleurs officiers de l'armée française. Les mettre gratuitement en liberté pour nous exposer à les voir de nouveau marcher contre nous, ce serait folie, ce serait prolonger la guerre, et l'intérêt de nos peuples s'y oppose.

"Non, général, quel que soit l'intérêt qui s'attache à votre position, quelque flatteuse que soit l'opinion que nous avons de votre armée, nous ne pouvons acquiescer à votre demande et changer les premières conditions qui vous ont été faites."

LE GÉN. DE WIMPFEN

"Eh bien, il m'est également impossible à moi, de signer une telle capitulation ; nous recommencerons alors la bataille..."

LE GÉN. CASTELNAU

"Je crois l'instant venu de transmettre le message de l'empereur."

M. DE BISMARCK

"Nous vous écoutons, général."

LE GÉN. CASTELNAU

"L'empereur m'a chargé de faire remarquer à Sa Majesté le roi de Prusse qu'il lui avait envoyé son épée sans condition et s'était personnellement rendu absolument à sa merci, mais qu'il n'avait agi ainsi que dans l'espérance que le roi serait touché d'un si complet abandon, qu'il saurait l'apprécier, et qu'en considération il voudrait bien accorder à l'armée française une capitulation plus honorable et telle qu'elle y a droit pour son courage."

M. DE BISMARCK

"Est-ce tout ?"

LE GÉN. CASTELNAU

"Oui."

M. DE BISMARCK

"Mais quelle est l'épée qu'a rendue l'empereur Napoléon III ? Est-ce l'épée de la France où son épée à lui ? Si c'est celle de la France, les conditions peuvent être singulièrement modifiées, et votre message aurait un caractère des plus graves ?"

LE GÉN. CASTELNAU

"C'est seulement l'épée de l'empereur."

LE GÉN. DE MOLTKE

"En ce cas, cela ne change rien aux conditions. L'empereur obtiendra pour sa personne tout ce qu'il lui plaira de demander."

LE GÉN. DE WIMPFEN

"Nous recommencerons la bataille..."

LE GÉN. DE MOLTKE

"La trêve expire demain à quatre heures du matin. A quatre heures précises j'ouvrirai le feu."

M. DE BISMARCK

"Oui, général, vous avez de vaillants et d'héroiques soldats, je ne doute pas qu'ils ne fassent demain des prodiges de valeur et ne nous causent des pertes sévères ; mais à quoi cela servirait-il ? Demain soir, vous ne serez pas plus avancé qu'aujourd'hui, et vous aurez seulement sur la conscience le sang de vos soldats et des nôtres que vous aurez fait couler inutilement. Qu'un moment de dépit ne vous fasse pas rompre la conférence ; M. le général de Moltke va vous convaincre, je l'espère, que tenter de résister serait folie de votre part."

LE GÉN. DE MOLTKE

"Je vous affirme de nouveau qu'une percée ne pourra réussir, quand même vos troupes seraient dans les meilleures conditions possibles ; car, indépendamment de la grande supériorité numérique de mes hommes et de mon artillerie, j'occupe des positions d'où je puis brûler Sedan dans quelques heures. Ces positions commandent toutes les issues par lesquelles vous pouvez essayer de sortir du cercle où vous êtes enfermés, et sont tellement fortes qu'il est impossible de les enlever."

LE GÉN. DE WIMPFEN

"Oh, elles ne sont pas aussi fortes que vous voulez le dire, ces positions !"

LE GÉN. DE MOLTKE

"Vous ne connaissez pas la topographie des environs de Sedan, et voici un détail bizarre qui peint bien votre nation prétomptueuse et inconséquente. A l'entrée

de la campagne, vous avez fait distribuer à tous vos officiers des cartes de l'Allemagne, alors que vous n'aviez pas le moyen d'étudier la géographie de votre pays, puisque vous n'avez pas les cartes de votre territoire. Eh bien, moi, je vous dis que nos positions sont, non seulement très fortes, mais formidables et inexpugnables."

LE GÉN. DE WIMPFEN

"..... Je profiterai, général, de l'offre que vous avez bien voulu me faire au début de la conférence, j'envirai un officier voir ces forces formidables dont vous me parlez, et à son retour je verrai et prendrai décision."

LE GÉN. DE MOLTKE

"Vous n'enverrez personne, c'est inutile. Vous pouvez me croire, et d'ailleurs vous n'avez pas longtemps à réfléchir, car il est minuit ; c'est à quatre heures du matin qu'expire la trêve, et je ne vous accorderai pas un instant de sursis."

LE GÉN. DE WIMPFEN

"Pourtant vous devez bien comprendre que je ne puis prendre seule une telle décision. Il faut que je consulte mes collègues. Je ne sais où les trouver tous à cette heure dans Sedan, et il me sera impossible de vous donner une réponse pour quatre heures. Il est donc indispensable que vous m'accordiez une prolongation de trêve."

Le comte de Bismarck alors se pencha alors à l'oreille du général de Moltke qui consentit enfin à attendre jusqu'à neuf heures du matin la réponse du général de Wimpffen.

Elle fut ce qu'on sait.

LE CAFÉ

Le café provient originellement de l'Abyssinie où il croît à l'état sauvage en grande profusion et a été en usage depuis les temps les plus reculés ; il est maintenant naturalisé dans toutes les contrées des tropiques. La région productive est fort étendue, elle comprend le Brésil, Java, Ceylon, Sumatra, la Côte occidentale de l'Inde, l'Arabie, l'Abyssinie, les Indes occidentales, l'Amérique centrale, le Vénézuela, la Guyane, le Pérou, la Bolivie, le Mexique et quelques îles du Pacifique. Le café est une plante verte à feuilles opposées et luisantes portant des fleurs blanches odoriférantes qui croissent en grappes aux aisselles des feuilles. Il atteint une hauteur de 20 pieds, mais à l'état cultivé, il est tenu à une hauteur de 5 pieds, afin d'augmenter sa fécondité. Les graines sont élevées en serres, transplantées et placées en lignes. Elles commencent à donner des fruits à la troisième année et atteignent leur maturité à 5 ans ; les arbres portent pendant 20 ans.

Conseil.—Mettons sous nos animaux d'abondantes litières pour imbibir tous les liquides. Rappelons-nous que les engrâis liquides sont beaucoup plus considérables, et encore plus précieux, que les déjections solides.

Si nos pailles ne suffisent pas, prenons pour litière, des joncs, des fougères, de la sciure de bois, des feuilles, de la terre de savane bien sèche, etc. Si toutes ces choses nous manquent, mettons dans nos étables, pendant l'été, de la terre ordinaire (autre que du sable), mais parfaitement sèche, qui imbibera une quantité prodigieuse d'engrais liquides.

Une autre grande perte d'engrais, dans notre pays, c'est celle de laisser trop pourrir le fumier, ou de l'étendre sur les pâtures dans les grandes chaleurs de l'été. Le fumier peut être étendu avec grand avantage sur les pièces, à la suite des récoltes, et avant les labours d'automne ; mais il est préférable de le faire quand le soleil n'est pas ardent, et que l'herbe peut recouvrir presque immédiatement le fumier.

Des terres ainsi fumées et labourees, à l'automne, s'ameubliront et donneront l'année suivante, d'excellentes récoltes de patates ou de blé-dinde. Des patates cultivées dans de telles conditions seront moins sujettes à pourrir.

AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI

Les cultivateurs en 1780.—L'homme était à la charrue ; la femme à l'étable ; le garçon à la grange ; la fille filait, et tous les comptes étaient payés.

Les cultivateurs en 1880.—Le mari est au marché ; la femme est fatiguée ; la fille est endimanchée ; le fils frotte le harnais argenté et fait reluire le *quatre roues* ; les hypothèques vont leur train, jusqu'à ce que la propriété soit mangée.

A nos lecteurs de dire jusqu'à quel point cette boutade peut s'appliquer à quelques-unes de leurs connaissances.

LA PROPRETÉ DU CORPS

La propreté du corps est la mère de la santé. Il n'est pas d'adage plus vrai. Sans doute la propreté ne produit pas toujours la santé, mais c'est un puissant moyen de la conserver et de la recouvrer. La preuve en est facile. La peau qui enveloppe notre corps est poreuse, et c'est par les pores que la transpiration se fait. C'est ordinairement par les pores que les miasmes s'exhalent. Or, lorsqu'ils sont fermés par la saleté, la transpiration et les miasmes restent concentrés dans l'intérieur du corps et deviennent le germe d'une foule de maladies.

Par ce simple exposé, on sent la nécessité urgente où l'homme est de se laver souvent. Les médecins les plus distingués par leurs talents sont d'avis que nous devons prendre un bain tous les huit jours, en été comme en hiver, afin de conserver notre santé et de nous préserver de bien des maladies. Dans les localités où il y a des bains publics, la chose est facile. A défaut de ces bains, qu'on se procure un baquet, qu'on y trempe une serviette et qu'on se lave le corps pendant un quart d'heure : ce lavage suffit. Dans l'hypothèse qu'on trouve l'eau trop froide en hiver, qu'on la fasse tiédir. Il est à remarquer ici que les lotions d'eau froide tonifient le corps, le soulagent, le rendent actif et léger.

On sait que l'éléphant a une mémoire extraordinaire, et qu'il n'oublie jamais le mal qu'on lui a fait. Un écrivain, qui a voyagé dans les Indes, rapporte qu'un riche Anglais chez qui il passa plusieurs semaines, avait un éléphant des plus intelligents. Un jour, l'un des hommes employés sur la propriété donna à l'éléphant une beurrée de moutarde. L'animal ne put jamais oublier cette injure. Longtemps après, voyant l'homme sur le bord d'un ruisseau profond, il le jeta dedans et le tenait au fond de l'eau pour l'empêcher d'échapper, lorsque le maître arriva à temps pour le sauver. Le pauvre homme fut obligé de quitter le service du riche Anglais pour conserver sa vie.

Le même auteur raconte que cet éléphant allait à la pêche avec les enfants de son ami et qu'il pêchait lui-même, tirait habilement les poissons de l'eau et se hâtait de faire mettre l'appât à sa ligne par les enfants. Lorsque le gentleman Anglais partait pour voyage, sa femme et ses enfants n'avaient à craindre ni les hommes ni les bêtes féroces. L'éléphant s'installait à la porte de la maison, la gardait jour et nuit, et avait l'œil sur les enfants. Un jour qu'il se promenait dans la campagne avec les enfants sur son dos, cueillant des fruits pour eux et les couvrant de feuilles et de fleurs, un tigre énorme arriva en ruissiant. L'éléphant plaça les enfants entre ses énormes pattes, se mit en défense et, laissant approcher la bête féroce, lui cassa les reins d'un coup de trompe.

En chemin de fer :

Premier voyageur (à son voisin de face.)
—C'est curieux ; monsieur, mais il me semble que j'ai déjà eu l'honneur de vous rencontrer quelque part....

Deuxième voyageur (avec un sourire aimable.)
—C'est ce que je me disais de mon côté.
—Ne serais-je pas à Rouen ?
—Non. Je n'y suis jamais allé.
—Ni moi non plus !